du matin, remarqua qu'un bras émergeait de l'eau. Aidé de quelques ouvriers, il retira de l'eau le corps de la femme ; mais grande fut sa surprise en voyant que la mère avait, à l'aide de son tablier attaché son enfant à elle. Dès que les corps furent retirés de l'eau, le garde Dupont fut prévenu.

L'identité fut bientôt établie.

Le mari fut aussitôt averti.

Le docteur Butin a fait les constatations d'usage. Les deux corps avaient séjourné dans l'eau une dizaine d'heures.

Ils ont été transportés à la morgue de Wasquehal.

Peu de temps après Emile Tiberghien s'y est rendu en compagnie de sa belle-sœur. On devine leur douleur.

La gendarmerie de Roubaix a ouvert une enquête.

SANGLANTE AGRESSION
à Tourcoing

Un conseiller municipal lardé de coups de couteau

Un conseiller municipal de Tourcoing, M. Jules Ladesou, 41 ans ,marchand de charbon et cabaretier à l'angle des rues Colbert et de Fleurus, à la « Belle-Vue », a été lundi soir victime d'une lâche agression, au cours de laquelle il a reçu neuf coups de couteau.

Disons de suite que les blessures ne sont heureusement pas graves, et que la robuste constitution de M. Ladesou paraît devoir en amener la prompte guérison.

Comme toutes les rixes et agressions résultant de discussions d'estaminet qui se produisent le lundi alors que les têtes sont plus ou moins échauffées, cette affaire n'est rien moins qu'embrouillée, et la lumière semble très difficile à en sortir.

Nous nous contentons donc d'enregistrer tous les renseignements de nature à intéresser nos lecteurs, que nous avons recuillis au cours de notre enquête.

A L'ESTAMINET LECROARD

Lundi soir, vers 9 heures un quart, M. Ladesou descendait du tramway du Pont-de-Neuville, *au point terminus, en face du cimetière.*

Il alla rendre visite à un client, puis pénétra à l'estaminet Jules Lecroard, rue du Pont de-Neuville, 206.

Quatre individus, les nommés Cyrille Lecroard, 31 ans, tisserand, rue de l'Ermitage, frère du cabaretier, Evrard Casteur, 29 ans, paveur, rue de Courtrai, Henri Vanhœnacker, 41 ans, couvreur, domicilié à Tourcoing, et son frère, Cyrille, 31 ans, cabaretier au Risquons-Tout, y étaient attablés.

M. Ladesou les connaissait. Il tapota sur la joue de l'un d'eux et les invita à prendre un verre.

La conversation s'engagea. De nouvelles tournées furent servies. On en vint à parler politique. Des discussions surgirent — on ne sait trop comment — les consommateurs présent étant tous d'humeur plus que joviale.

La cabaretière voyant que la conversation s'envenimait fit sortir Lecroard, Casteur et les frères Vanhœnacker, et afin d'éviter que les discussions n'aient point de suites sur la rue, conduisit M. Ladesou jusqu'à son jardin, afin qu'il pût, par les champs, regagner sa route sans être rejoint par les autres.

C'est ici que les choses s'embrouillent.

M. Ladesou avait parcouru une quarantaine de mètres environ, quand, d'après ses propres déclarations, il se sentit brusquement saisir par derrière.

Doué d'une force herculéenne, il se dégagea, d'une vigoureuse étreinte, et saisissant son agresseur, il le jeta sur le sol.

Mais, à ce moment, il ressentit à la tête de violentes douleurs. Un autre individu, qu'il n'avait pas aperçu pas plus qu'entendu venir — on sait que M. Ladesou est un peu « dur » d'oreilles — le frappait à l'aide d'un instrument tranchant.

L'assailli se défendit du mieux qu'il pût, mais le sang qui l'aveuglait, l'empêcha de parer les coups redoublés que son adversaire lui portait.

Il tomba enfin sur le sol ; l'agresseur, le croyant mort prit la fuite.

Aux cris de souffrances qu'il poussa, des voisins se réveillèrent. Ils ne virent rien ; déjà, le blessé s'était relevé et repassant par la salle de l'estaminet Lecroard, regagna la rue du Pont-de-Neuville.

Il était 10 h. un quart, M. Dewerdt, cabaretier, à l'angle de cette rue et de celle de la Malsence, avait fermé sa maison et était occupé, dans sa cuisine à écrire, quand il entendit heurter violemment à sa porte.

On appelait « au secours ». Il ouvrit et reconnut M. Ladesou, *qui était couvert de sang* et qui lui raconta l'affaire, en ajoutant qu'il avait aperçu sur la route, à l'instant même quatre individus, parmi lesquels ses agresseurs, qui paraissaient l'attendre.

M. Dewerdt éveilla des voisins, et en leur compagnie reconduisit M. Ladesou jusqu'au domicile de *sa belle-mère, qui habite rue de* Fleurus.

Des soins empressés furent donnés au blessé. M. Dewerdt alla prévenir les agents du poste de la Croix-Rouge qui mandèrent le docteur Defossez et commencèrent leur enquête.

Le praticien pratiqua des points de suture sur le cuir chevelu, qui était atteint.

Ladesou porte à la tête quatre blessures paraissant *avoir été faites* avec un couteau, quatre à la main droite et quelques éraflures à la main gauche.

Rien de grave, toutefois, car le docteur Defossez après un minutieux examen, évalua l'incapacité de travail à environ trois semaines.

L'ENQUETE DE LA POLICE

Dès la première heure, M. Delattre, commissaire du 2e arrondissement, se rendit sur les lieux de l'agression.

Il y trouva deux casquettes qui furent, plus tard, reconnues comme étant celles de Ladesou et de Lecroart Cyrille.

La *police* mit bientôt la main sur trois des individus qui se trouvaient à l'estaminet Lecroard, à l'arrivée de M. Ladesou et qui semblaient, être les coupables.

Successivement Casteur et les *frères* Vanhœnacker furent amenés au commissariat du 2e arrondissement, où M. Delattre les interrogea.

Seul Cyrille Lecroard demeura introuvable.

Les déclarations de M. Ladesou désignaient Evrard Casteur comme un des agreseurs.

Sur les vêtements de ce dernier on releva des taches de sang. Interrogé sur leur provenance, Casteur raconta qu'il se trouvait non loin de l'estaminet Lecroard quand il entendit M. Ladesou crier : « Ah ! le vaurien ! il me frappe avec un outil ! » et qu'alors il accourut pour s'interposer entre la victime et l'agresseur, selon lui, Cyrille Lecroart.

Il alla plus loin, ajoutant qu'en revenant ce dernier lui avait dit : « Cette fois-ci, il en a eu ! »

Il se défend énergiquement d'avoir frappé, et explique que les taches de sang relevées sur ses vêtements sont dues à son intervention.

Casteur a été maintenu à la disposition du commissaire de police. *Quant aux frères* Vanhœnacker, ils ont été relaxés aussitôt leur interrogatoire terminé.

Il résulte des renseignements divers que Cyrille Lecroart avait une vieille rancune contre M. Ladesou.

Quoiqu'il en soit, la réputation de Casteur, Lecroart et des frères Vanhœnacker est des plus détestable.

La nouvelle de cette agression, rapidement colportée *en ville, faisait mardi* l'objet de toutes les conversations.

La police recherche activement Cyrille Lecroart, qu'on suppose en Belgique.

L'ACTUALITÉ

LETTRE OUVERTE
d'un père de famille à un instituteur

Monsieur,

Je crois vous connaître beaucoup, et, de mon commerce avec vous, j'ai rapporté cette impression consolante, qu'au milieu du scepticisme presque universel qui nous ronge, la foi démocratique et républicaine ne meurt pas, comme d'aucuns se plaisent à l'affirmer. Vous la gardez vivante sans défaillances, comme aussi sans déclamations... Vous êtes modeste et calme, ainsi qu'il convient à votre mission : permettez-moi de vous en féliciter ; l'intempérance intellectuelle est trop souvent la marque des esprits faibles.

Demain, je vous confierai mon fils. Vous me le rendrez au sortir de l'Ecole primaire supérieure, dûment breveté par vos soins. Je ne suis pas de votre bâtiment, Monsieur, et je connais fort peu vos examens. On m'en a dit à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal ; ma prudence paysanne s'abstient, à leur égard, d'un jugement trop radical. Je les crois toutefois meilleurs que leur réputation qui ne l'est pas. Mais, si l'adolescent que vous me rendrez à seize ans se contente d'être « ferré » sur Charlemagne ou Clovis, de savoir résoudre proprement une équation élémentaire, s'il ignore le premier mot des problèmes autrement graves dont nous attendons douloureusement la solution, si votre éduction ne l'a pas préparé à les comprendre, s'il accepte en aveugle, et sans la raisonner toute autorité qui s'impose à lui, — fût-ce même l'autorité de son père — je dirai que ce n'est pas pour cela que je vous l'aurai confié.

Ne vous étonnez pas de mes exigences, Monsieur ; je vous demande beaucoup parce que je vous confie plus encore, et que je connais votre haute conscience et la solidité de votre éducation personnelle. De la direction que vous donnerez à l'éducation de la jeunesse, dépend l'existence de l'Etat laïque. J'ai souvent réfléchi, gratant ma terre devant les changeants horizons à ces questions qui sont miennes parce qu'elles sont profondément humaines et, s'il pouvait m'être permis, à moi profane qui ne connais que mon sillon de vous exprimer quelques désirs, voici ce que je vous demanderais.

***

Je ne suis pas de ceux qui vont prêchant la haine et la colère, et, parce que votre enseignement porte en lui-même une force de conviction suffisante, j'estime qu'il peut dédaigner les éclats de voix inutiles et les violences orageuses. Je tiens toute violence mauvaise, même quand elle se fonde en raison, et la force ne prévaudra jamais contre l'esprit. Mais la révolte est sainte à ceux dont *le passé porte le* poids d'une douloureuse servitude. Pendant dix-huit siècles, les prêtres se sont dressés debout, les bras tendus, sur les générations agenouillées, et la conscience humaine s'éveille à peine de son lourd sommeil épouvantée de s'être ignorée longtemps. Elle est bien faible et bien chancelante encore, *elle frissonne* craintivement dans l'épaisse forêt de l'erreur où ses ennemis l'avaient égarée parmi l'ignorance et les sophismes.

Vous ne l'ignorez pas, Monsieur, la lutte vient de renaître, implacable et sans merci.. L'insolente Eglise livre à l'Etat laïque un duel à mort ; la raison souveraine s'agite pour secouer les siècles d'autorité qui pèsent sur elle de tout le poids d'une monstrueuse tradition. Les timides aux cœurs de lièvres, et les roués papelards vous diront d'assister impassibles à la suprême bataille. Arrière les sophistes de la modération pusillanime ! vous seriez les premiers vaincus de la défaite !

Quel rôle est le vôtre, Monsieur ! Voici que, sur les débris épars des religions qui meurent germe et grandit un dogme nouveau, plus universel et plus consolant qui les contient tous et les dépasse. Comme la morale juive, il dit: Soyez justes ! » ; comme la morale chrétienne, il dit : « Soyez charitables ! » ; comme la morale protestante, il prêche la raison. Ce dogme vous appartient : ardente aspiration des penseurs persécutés de tous les âges, synthèse puissante de toutes les idées généreuses qui consolèrent l'humanité dans sa rude ascension vers le mieux, nous attendons de vous son triomphe. Ne trompez pas notre espérance : Le jour naissant s'éclaire enfin d'une auréole de liberté, et l'esprit, libéré de ses entraves, vole joyeusement vers les sommets bénis de la raison.

Vous marcherez au combat, armé du calme stoïque des justes ; à l'attaque éperdue de vos adversaires vous opposerez le dédain tranquille des forts. Point d'insultes, car l'insulte est mauvaise, l'insulte avilit celui qui la prodigue, ele est un brevet d'impuissance. Ce ne sont pas ceux qui crient : « Mort au prêtre ! » qui pourront se glorifier de la victoire. Ne soyez ni des Homais ridicules, ni des Panurges craintifs, hâbleurs bruyants qu'effraient les coups droits de la mêlée. Laissez à vos ennemis cette arme des don Quichottes de la pensée. Vous avez mieux à faire ; vous pouvez être les pionniers silencieux, fouisseurs de la mine qui fera, dans le rempart, la brèche où passeront demain les bataillons triomphants des idées libératrices.

Je crains, Monsieur, — *me permettez-vous* d'être sincère? — je crains que vous ne vous soyez endormi parfois sur le mol oreiller de la sécurité trompeuse ou de l'indifférence coupable. On a sapé la jeune maison laïque dont vous avez peut-être négligé la garde sévère. Vous avez vu la réaction aux abois lancer contre vous l'arrière-ban de ses *milices* de robe longue et de robe courte. Le froc et la cornette ont rêvé quelques jours la guerre inexpiable ; *le sabre même s'est ému ! Ils ont essayé* de submerger la loi sous l'amas fétide de leur crasse originelle. La levée en masse a vu presque aussitôt la déroute des soutanes ; elles se sont évanouies soudain comme les génies malfaisants des Mille et une Nuits. Gardez-vous pourtant de vous reposer confiant sur les positions acquises. Le lent travail de reconquête cléricale a recommencé déjà, la croisade hypocrite s'est reformée dans l'ombre. Elle vous enferme dans le cercle étroit des sophismes, et, dans dix ans, moins peut-être, vous vous retrouverez cerné par ceux que vous croyiez avoir vaincus : Dressez contre eux la force invincible des Idées !

***

Et d'abord, vous enseignerez à nos fils les sévères leçons de l'Histoire : la foi religieuse murée en un fanatisme féroce qui tue les corps pour convertir les âmes, la longue théorie des martyrs dont le seul crime fut d'être raisonnables, et de s'ériger contre l'autorité de la Tradition. Leur voix monte vers vous dans la grande voix des siècles écoulés : la pierre de Constance clame encore la dernière plainte de Jean Huss, et dans les Miserere gémissants retentit l'écho funèbre des bûchers de Saint Dominique.

Mais ce ne sera là que la moindre et la plus facile partie de votre tâche. Vous montrerez à vos élèves l'éclatante supériorité de votre philosophie laïque sur les doctrines confessionnelles. En agissant ainsi vous ne sortirez pas de votre rôle. On dira que vous violez la neutralité de l'école : oh ! le bon billet de la Châtre que vous ont donné là ceux qui vous l'ont imposée ! La plaisanterie n'a déjà que trop longtemps duré : La neutralité ! L'observèrent-ils tous les cafards qui firent mourir Gobillot sous le poids d'une accusation infâme? L'observent-ils, ceux qui vous invectivent du haut de leur « chaire de vérité » transformée en tribune politique? Il faut que tu sois neutre, bon instituteur ! c'est-à-dire que tu as le devoir de tendre l'échine au bâton sans avoir le droit de rendre les coups. Te voilà le bouc émissaire gagé par la République offert aux vengeances des ignorantins de tous poils. Sois neutre, et cependant, dévore en silence les outrages de quelque porteur de sabre qui se plaît à te vilipender gratuitement. Bon instituteur, je t'admire ! Ton stoïcisme mériterait d'être payé davantage !

Mais je m'écarte, Monsieur, j'attache trop d'importance à une notion historique qui se survit à elle-même. Menez le bon combat contre des doctrines dont le triomphe serait la mort de notre cause laïque : à la méthode théologique qui considère le bien comme réalisé, opposez la méthode humaine qui éclaire et critique *les faits à la lueur de la raison*. La première met le bien à l'origine des temps, la seconde l'espère dans l'avenir qu'elle interroge. A la thèse de la perfection divine qui se résout en l'immobilité d'une vertu sans effort et partant sans mérite, opposez celle du progrès indéfini de l'humanité vers un idéal qui se complète et *s'enrichit constamment* par le travail des générations ; au fatalisme théologique opposez la philosophie de l'action.

Vous n'y réussirez qu'en donnant à votre enseignement une forte base scientifique, j'entends par là rationnelle. La naïve raison des premiers âges, impuissante à expliquer les phénomènes de la Nature, s'inclinait devant eux en les redoutant. Sur cette crainte respectueuse de l'Inconnu, les religions confessionnelles ont fondé le mystère de l'Inconnaissable qu'elles ont fait à leur gré, terrible ou souriant. Dans ce domaine métaphysique, elles ont assis leur Dieu « fantôme à effrayer les humains ». Il y règne, assoiffé de vengeances comme le Yarets des Juifs, papelard et brocanteur, vendant pour une obole une part de Paradis comme le Dieu des Chrétiens, ou bien encore, sensuel et jouisseur dans son Eden matériel où glissent, légères, les houris de la volupté. Quelqu'il soit, il fut toujours, au service d'une certaine classe d'hommes, un instrument de domination. Sous le joug de ses prêtres l'humanité a marché jusqu'ici comme les troupeaux d'esclaves qui bâtissaient les Pyramides ; la peur de l'enfer a seulement remplacé la menace du fouet. Vous débarrasserez l'esprit de nos enfants de cette autre notre notion historique ; vous lèverez le voile derrière lequel est dissimulé l'idole d'autant plus puissante qu'elle est plus invisible. Reculez les bornes de l'Inconnu et vous rétrécirez d'autant le domaine du divin. « Les hommes n'adorent que ce qu'ils ne comprennent pas bien ». Il vous suffira, sans déclamation, d'expliquer scientifiquement le monde, et de chercher sincèrement le mot de son énigme. Pour la raison, il n'y a plus de mystère, l'inconnu l'attire sans l'effrayer *: elle marche audacieusement à sa rencontre.*

***

Il me souvient, Monsieur, d'avoir lu, il y a bien longtemps, un livre troublant d'un Allemand du quinzième siècle. En cette époque *douloureuse pour les âmes et pour les corps*, Sébastien Brandt écrivit cette œuvre décevante qui s'appelle : « La Nef des Fous ». Ce sont les pauvres humains qu'un nocher fatal guide au royaume de la Folie. Il m'a paru souvent que nous étions semblables à ces fous qui dérivent vers les régions de l'Erreur et de l'Obscurité. Las de voguer à la dérive, nous avons jeté par-dessus bord notre équipage de traîtres. Nous cherchons avec angoisse le pilote ami qui donnera d'une main sûre le coup de barre capable de ramener la nef vagabonde vers le royaume de la Lumière. Hésiterez-vous un instant? « Hommes généreux, qui marchez là où les autres s'arrêtent et s'endorment, vous avez pour vous l'avenir, c'est vous qui façonnerez l'Humanité ». Allez ! confiants en l'appui de l'inflexible vérité ; rien ne prévaudra contre vous. Qui pourrait se flatter de fixer à jamais une limite à la vague qui monte et qui submerge le rivage? La feuille morte est impuissante à barrer la route au vent qui passe, et disperse dans sa course les germes morbides de l'erreur.

Jean LEBERGER.

Les Rois

LES TROIS PRÉTENDANTS DE PAULETTE

MONOLOGUE

« Paulette, m'avait dit grand'mère,
» Trois prétendants te font la cour ;
» Tu les connais : Jean, Paul et Pierre...
» Décide-toi donc à ton tour
» Demain, exprès, je les invite
» A tirer le gâteau des Rois,
» Tu choisiras entre les trois. »
Ce que le cœur me battait vite
Quand vinrent mes trois prétendants.
J'étais sur des charbons ardents !
Dans ma part se trouve la fève.
Il me fallait nommer un roi...
J'hésitais... chacun d'eux se lève
Tour à tour et, d'une voix brève,
Fait sa profession de foi :
— « Moi, dit Pierre, près de ma femme
» Je ne serai plus rien du tout
» Que l'humble sujet de Madame,
» Rien qu'un esclave, qu'un toutou ! »
— « Moi, fit Paul, voici mon programme :
» Liberté pour les deux époux !
» Pour moi le Cercle... et pour Madame
» Le bal... je ne suis pas jaloux ;
» Les vieux préjugés, c'est si bête !
» Et nous serons heureux, je crois,
» En évitant le tête-à-tête
» Perpétuel... c'est trop bourgeois ! »
— « *Moi, dit Jean, je serai le maître*
» Chez nous, et je le dis bien haut ;
» Je ne veux pas du tout promettre
» De corriger un seul défaut.
» J'aime le vin ! la bonne chère !
» Et, comme je veux tout de bon
» Aimer aussi ma ménagère,
» Que ça blesse ou non le bon ton,
» Je ne quitte pas son jupon ! »
Lequel des trois devait me plaire?
J'ai pris Jean, le mauvais sujet.
— « Ah ! fillette ! me fit grand'mère,
» Quel choix affreux as-tu donc fait?
» De tout il s'est rendu coupable !
» C'est un étourdi !... c'est un diable ! ! »
Baissant les yeux, je répondis :
— « Grand'maman, je crois qu'un bon diable,
» En mariage est préférable
» A tous les saints du Paradis ! »

Octave PRADELS.

Les vols de colis postaux

La Chambre de Commerce de Lyon — et ça ne sera pas sans étonner les habitants du Nord, habitués à d'autres mœurs — qui semble s'intéresser, tout au moins de temps à autre, aux réclamations du petit négoce, a saisi M. le sous-secrétaire d'État aux postes, d'une affaire dont nous avons déjà parlé ici.

Il s'agit des stupides et extravagantes prétentions des compagnies de chemins de fer de refuser les colis postaux revêtus de bandes de sûreté portant certaines suscriptions destinées à prévenir les destinataires contre des soustractions éventuelles.

Ensuite de cette démarche, M. le sous-secrétaire d'Etat, paraît-il, a fait connaître à la Chambre de Commerce lyonnaise que l'emploi des bandes sans annotations était absolument licite et qu'à l'égard des bandes avec annotations manuscrites ou obtenues à l'aide du timbre humide, du composteur ou de tout autre procédé similaire, le régime qu'on devait appliquer était celui des objets postaux affranchis à prix réduit.

Qpant aux annotations imprimées elles peuvent être employées à la condition qu'elles aient, en ce qui concerne le fond, le caractère de recommandation générale s'appliquant à la collectivité des clients et qu'elles ne contiennent rien d'injurieux ou de blessant pour les transporteurs, ni rien d'inconciliable avec les obligations découlant pour *eux de la convention* internationale.

A titre d'exemples sont permises les annotations suivantes :

Vérifier le conditionnement extérieur ;

Les marchandises voyageant aux risques et périls du destinataire ne doivent être acceptées que si le colis est en bon état ;

Craint l'eau et l'humidité ;

Fragile.

Annotations interdites :

Gare aux voleurs ! Gare aux vols !

En raison des nombreux vols, vérifier le colis ;

N'accepter le colis qu'après avoir reconnu le contenu ;

Vérifier le colis avant d'accepter. (Les colis devant, en effet, être présentés clos au départ, les Compagnies ne peuvent se prêter à une vérification contradictoire quand le conditionnement extérieur est en bon état) ;

Je vous prie de vérifier ce colis ;

Veuillez vous assurer du bon état de ce colis.

Aux termes des règlements en vigueur, les Compagnies ne sont pas tenues de reconnaître les poids exacts des colis postaux ordinaires.

Que nos lecteurs fassent leur profit de ces renseignements.

M. TOUT LE MONDE.

Dernière Heure

AU VENEZUELA

LA SITUATION

New-York, 6 janvier. — Les alliés tardent à répondre à la contre-proposition du président Castro, relative au choix définitif de l'arbitre. Ils semblent remettre d'un jour à l'autre leur réponse, dans la conviction que la chute du chef d'Etat vénézuélien est imminente.

Les dépêches américaines peignent bien, en effet, la situation du général Castro comme désespérée, bien que celui-ci fasse toujours bonne contenance et déclare qu'il tiendra jusqu'à la dernière extrémité contre une révolution qui n'aurait aucune force sans l'appui de l'étranger. Il continue à publier des bulletins de victoire.

Cependant le correspondant du *Herald* confirme que les insurgés ont l'avantage dans des engagements livrés à trois lieues de Caracas. Ils coupent les lignes télégraphiques, arrachent les rails de la voie ferrée et on s'attend d'un moment à l'autre à les voir paraître devant la capitale où règnent la panique et l'anarchie.

La Banque du Venezuela est fermée. Beaucoup de résidents se sont enfuis à la Guayra. Les commandants des flottes alliées ont notifié au gouvernement du Venezuela qu'il serait tenu responsable de la sûreté des étrangers.

Une commission de notables s'est rendue auprès du président pour lui montrer que sa position est intenable et le prier, au nom du pays, de se retirer. Vaine démarche.

Le chef révolutionnaire Matos se prépare à débarquer à Coro, port situé en face de Curaçao et que les alliés ne bloquent pas. Il a lancé un nouvel appel aux armes. Le général Penalosa qui commande l'avant-garde révolutionnaire, a lancé de son côté une proclamation signée par plusieurs chefs hernandistes, invitant Castro à résigner le pouvoir s'il a le moindre sentiment de patriotisme, car son obstination à rester à la présidence est le seul obstacle à une entente qui écarte les dangers suspendus sur le pays.

Le commandant Scheder, chef de l'escadre allemande qui bloque la côte occidentale du Venezuela, annonce officiellement que les forces allemandes se sont emparées, le 3 janvier, de quinze navires à voiles vénézuéliens, d'assez fort tonnage dans le port de Puerto-Cabello. Ils ont été remorqués par le *Stosch* et le *Restaurador* jusqu'à Los-Roques, où ils sont en surveillance.

Les équipages ont été renvoyés à terre. Les forces vénézuéliennes ont évacué Puerto-Cabello et se sont concentrées en arrière de la ville.

Le président Castro a publié toute la correspondance diplomatique échangée avec les puissances jusqu'au 10 décembre, et il paraît en résulter à ses yeux que c'est l'Allemagne qui a eu l'initiative et le rôle principal dans l'action coercitive où l'Angleterre n'a fait qu'être entraînée.

Le gouvernement allemand accentue encore plus son attitude en envoyant renforcer son escadre au Venezuela, le croiseur *Sperber* qui est parti hier de Kiel.

Cette nouvelle mesure ne peut qu'augmenter les divergences d'opinion entre Berlin et Washington où l'on s'impatiente de la lenteur avec laquelle se négocie l'arbitrage et du préjudice que le blocus inflige pendant ce temps au commerce américain.

Le gouvernement des Etats-Unis est sollicité de prendre en mains la réclamation formulée contre les puissances alliées par les armateurs du vapeur américain *Caracas* qui n'a pu décharger à la Guayra, le 23 décembre, qu'une partie de sa cargaison.

En vertu du délai accordé par la proclamation du blocus aux navires venant de l'Atlantique, les intéressés soutiennent que le *Caracas* aurait dû pouvoir entrer sans difficulté dans le port et y décharger toute sa cargaison.

Sanglante défaite de Castro

Caracas, 6 janvier. — 1.800 révolutionnaires commandés par les généraux Ronalosa et Romiro, ont marché sur Caracas et ont attaqué les troupes gouvernementales. Le combat, qui a duré plusieurs heures, a été sanglant, mais on ignore le nombre exact des morts et des blessés qui sont très nombreux. Les troupes du président Castro ont été mises complètement en déroute par les révolutionnaires, à 8 heures de marche de Caracas.

Un contingent révolutionnaire a repris l'attaque des troupes gouvernementales qui, sur l'ordre du président Castro, cherchaient à enlever ses positions. Les troupes de Puerto Cabello menacent d'incendier la ville et de proclamer la Révolution.

L'affaire Humbert

Paris, 6 janvier.— Journée calme chez MM. Leydet et André qui ne procèdent à aucun interrogatoire ni à aucune confrontation. Dans leur arrière-cabinet, Mme Chenu et André Hesse étudient la procédure, tandis que les magistrats préparent les interrogatoires d'Emile Daurignac et Frédéric Humbert qui doivent avoir lieu demain.

M. Hennion, commissaire principal de la Sûreté générale, est venu remettre à M. André divers procès-verbaux se rattachant à l'extradition des Humbert-Daurignac.

EXECUTION DU DELATEUR

Madrid, 6 janvier. — L'Académie espagnole, réunie extraordinairement sur la demande de ses membres, a prononcé l'exclusion de l'avocat Cotarello, le dénonciateur des Humbert. Cotarello est âgé de 40 ans environ ; c'est un écrivain de quelque valeur.

Notons que M. Carillo, aussitôt qu'il connut cette décision, a retiré sa démission. M. Carillo n'a pas encore reçu les témoins annoncés par le *mouchard* Cotarello.

Grève des mineurs anglais

FEROCITE PATRONALE

Londres, 6 janvier. — La grève des mineurs de Denby et Cadby, un des plus importants charbonnages du Yorkshire dure depuis six mois. Il y a quelque temps, les propriétaires ont invité 700 ouvriers qui habitent des cottages leur appartenant, à les évacuer, 400 familles ont résisté. La police doit les expulser aujourd'hui. 300 agents de police sont *arrivés dans ce but* et l'on craint des troubles. Les ouvriers sont furieux de savoir que les agents de police sont armés de coutelas.

Toute la population s'élève avec indignation contre les odieux procédés des patrons miniers qui, avec férocité, n'hésitent pas à jeter sur le pavé, au cœur de l'hiver, quatre cents malheureuses familles, déjà sans ressources et qui vont maintenant se trouver sans abri.

Un père qui noie son enfant

SUICIDE DU CRIMINEL

Trévoux, 6 janvier. — Ce matin, un nommé Meunier fermier au hameau de Raverdy, a noyé son enfant, âgé de deux ans, dans la rivière de la Calonne ; près du Moulin de Batie, *et s'est pendu après son forfait* accompli.

Il y a huit jours le feu prenait à la ferme de Meunier et la rumeur publique l'accusait d'avoir mis le feu volontairement pour toucher la prime d'assurance. Ce bruit étant parvenu à la gendarmerie, deux perquisitions *avaient été faites ce matin à son* domicile ; c'est alors qu'il prit sa funeste décision.

Fin de la grève des mineurs de l'Allier

Moulins, 6 janvier. — La reprise du travail dans la mine de Saint-Hilaire (Allier) a été décidée pour mercredi matin.

Les mineurs de Saint-Hilaire avaient quitté le *travail lors de la déclaration de la grève générale* de la corporation. Ils seront donc restés en grève près de trois mois.

Le Kronprinz en France

Bruxelles, 6 janvier. — Le bruit court ici que le gouvernement allemand tâterait actuellement le gouvernement français pour examiner si une visite du kronprinz au Président Loubet, après ses visites au tsar et au roi d'Italie, ne serait pas possible. Cela répondrait au désir constant de Guillaume II de faire sa paix définitive avec la France.

UNE VILLE DETRUITE
par un tremblement de terre

Pétersbourg, 6 janvier. — La ville d'Andidjan, dans le Turkestan russe, où s'est produit un tremblement de terre, n'existe pour ainsi dire plus. C'est à peine s'il y subsiste encore, mais rendues inhabitables par leurs énormes crevasses, quelques chambres du Club militaire, deux ou trois bâtiments près de la station de chemin de fer, ainsi que cette station elle-même, et une partie d'une brasserie. Tout le reste n'est qu'un amas de décombres recouverts par des débris informes de toitures, de poutres, de cheminées, etc. Il n'y a pas un mètre carré d'habitation abritée par un toit, ni dans la ville russe, ni dans la ville sarte.

Les trois secousses de tremblement de terre qui ont détruit Andidjan se sont succédé avec une telle rapidité — de quart d'heure en quart d'heure — qu'il a été impossible de rien sauver, d'autant plus que la première secousse a été si violente qu'elle a déjà commencé à ébranler les maisons et que quiconque s'était enfui de chez soi n'osait se risquer à y entrer de nouveau dans un but de sauvetage.

De sorte que les décombres des murs et des toits ont tout enseveli, *les biens des riches* comme ceux des pauvres, et il n'est pas rare maintenant de rencontrer à Andidjan des gens vêtus d'une capote de simple soldat par-dessus leur chemise. Beaucoup de gens n'ont même rien du tout pour se garantir du froid dans les lieux de campement improvisés.

FEUILLETON DU 8 JANVIER. — N° 109

BORGIA!
Grand Roman Populaire

PAR

Michel ZEVACO

LXI

Giacomo

A dater de ce moment, le respect de l'aubergiste pour Ragastens se doubla d'une sorte de frayeur superstitieuse et Bartholomeo ne manqua jamais de se signer d'un geste rapide toutes les *fois* qu'il passa près de l'écurie où Capitan mâchonnait paisiblement son foin sans se douter qu'il était promu au rang de suppôt de Satan.

Dès le même soir Ragastens, guidé par Spadacape, commença ses recherches. Mais tout fut inutile.

Au bout du huitième jour, après avoir battu Rome et les environs, il n'avait pas trouvé le moindre indice qui put le mettre sur la piste de Lucrèce Borgia.

A Rome, nul ne savait ce qu'elle était devenue.

Le bruit courut un moment qu'elle s'était tuée de rage et de désespoir.

Ragastens sentit que le découragement le gagnait.

Il n'entrevoyait aucune probabilité de retrouver Lucrèce et par conséquent Primevère.

Ces huit jours il les vécut dans une fièvre et une angoisse grandissante.

Pendant ce temps, l'émeute des Romains suivait son cours normal : le peuple assiégeait maintenant le château Saint-Ange.

Tout à coup on apprit que César se préparait à marcher sur Rome, pour tirer des rebelles une vengeance éclatante.

En même temps, des bruits étranges se répandaient.

On disait que le pape, enfermé dans sa villa de Tivoli, était mourant, que le conclave allait se réunir pour élire un pape et que la tiare serait donnée à César Borgia.

On ne put jamais savoir qui avait, le premier, parlé de ces choses.

Ce fut Spadacape qui apprit ces nouvelles à Ragastens, un soir, que, désespéré, à bout d'efforts, harassé de fatigue, il s'était jeté sur son lit, et la tête au mur, les yeux fermés, s'enfonçait dans des pensées de désolation.

La nouvelle que César marchait sur Rome parut galvaniser Ragastens.

Il se leva et se mit à marcher avec agitation dans la petite chambre.

— *César ! murmura-t-il, comme si une idée* soudaine lui fût venue... César !... oui, il doit savoir, lui !... Il sait certainement où se trouve sa sœur !...

Pendant une heure il continua sa promenade furieuse, tandis que Spadacape le regarda tristement.

Tout à coup, Ragastens s'écria :

— Spadacape, selle les chevaux,nous allons partir.

— Auriez-vous trouvé une piste, monsieur ?

— Oui ! Cette fois, je saurai... ou je mourrai.

Il est bon de faire observer que peu à peu Spadacape était devenu pour Ragastens tout autre chose qu'un simple écuyer. C'était maintenant le confident de ses projets, le compagnon sûr — et à ceux qui s'étonneraient que le chevalier accordât tant de confiance et d'amitié à un ancien bravo, nous répondrons que cette confiance était largement méritée et que Ragastens ne voyait aucune raison de refuser son amitié à un homme qui agissait en véritable ami.

— César marche sur Rome, reprit donc Ragastens. Eh bien ! je vais aller le trouver !

— Entreprise difficile...

— A tout prix, je l'aborderai... Ce n'est pas une insurmontable difficulté que de nous glisser à travers les tentes d'un camp, par une nuit obscure, d'arriver jusqu'à la tente de César, de poignarder le *factionnaire* s'il n'y a pas moyen de faire autrement. Une fois là, je me jette sur César, je le terrasse, je lui mets le poignard sur la gorge, et, quand il est bien sûr de mourir, je lui propose sa grâce s'il veut me dire en quel coin du monde s'est cachée son infernale sœur.

C'était un plan de désespéré.

Mais Spadacape comprit que rien ne ferait maintenant reculer le chevalier. Il ne fit donc aucune *objection* et se hâta d'aller seller les chevaux.

Ragastens ayant payé sa dépense à Bartholomeo, se mit en route.

Il devait nécessairement passer devant les ruines du Palais Riant.

En arrivant sur la place, il aperçut un *petit homme vêtu de noir* qui semblait examiner avec une grande curiosité les pans de murs noircis qui étaient encore debout.

Mais comme, après tout, le fait ne l'intéressait que médiocrement, il allait passer outre lorsque le petit homme noir, levant machinalement les yeux, aperçut à son tour le chevalier.

— Monsieur de Ragastens ! s'écria-t-il.

Ragastens tressaillit et poussa vivement son cheval sur l'inconnu.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Vous ne me reconnaissez pas ?... Je vais vous dire qui je suis, mais pas ici, monsieur le chevalier, ajouta l'homme en regardant autour de lui avec inquiétude.

— C'est que je suis fort pressé, objecta Ragastens.

— Il faut pourtant que je vous parle ! Je ne suis venu à Rome que pour cela. J'arrive de Monteforte, tel que vous me voyez.

— De Monteforte ! s'écria Ragastens avec un commencement d'espoir vague... Venez, *venez vite...*

Il rentra à l'auberge du « Beau Janus » dont l'inconnu franchit la porte en se cachant soigneusement le visage.

Lorsqu'ils furent installés dans la petite chambre du bord du Tibre, le petit homme, après s'être assuré que nul ne les épiait, s'approcha de Ragastens et murmura *à son oreille* :

— C'est moi qui vous apportai ici même un *sac d'argent... Je suis Giacomo...*

— L'intendant de Lucrèce Borgia ! exclama sourdement Ragastens.

— Oui, monsieur ! fit Gacomo dont la physionomie tourmentée prit un air de jubilation et de satisfaction extraordinaires. Et je suis bien heureux de vous avoir rencontré...

Mais Ragastens lui avait saisi le bras :

— Où est votre maîtresse ? lui demanda-t-il d'une voix tremblante d'émotion. Parlez !... Ou, par tous les diables, vous ne sortirez pas d'ici vivant...

Giacomo eut un sourire.

— Inutile de menacer, monsieur. Je suis un ami et je courais après vous pour vous apprendre ce que vous auriez cherché sans doute inutilement.

— Vous ! s'écria Ragastens qui se demandait si on ne lui tendait pas un piège. Vous, un serviteur de Lucrèce Borgia !

— Je suis son serviteur, c'est vrai ! Ou plutôt je l'ai été... Mais pour des motifs qu'il serait trop long et inutile de vous exposer en *ce moment, je hais cette femme.* J'ai vécu près d'elle en la haïssant, comme je haïssais son odieux frère...

La physionomie du vieillard s'était modifiée en parlant ainsi.

Elle avait pris une expression de haine implacable à laquelle il était impossible de se *méprendre.*

Ragastens comprit que cet homme disait la vérité.

— Parlez donc, dit-il, nous pourrons nous entendre, puisque nous avons les mêmes haines.

— Monsieur, dit alors Giacomo, j'ai été à *Monteforte pour vous trouver.* Là, j'ai su que vous étiez parti, et j'ai supposé que vous iriez à Rome.

— Mais, demanda Ragastens, d'où veniez-vous ? Pourquoi me cherchiez-vous ?

— Je venais du camp de César où j'avais suivi la signora Lucrèce. Et je vous cherchais pour vous prévenir qu'elle méditait une terrible vengeance contre vous. J'ai surpris entre elle et son frère des entretiens qui m'ont *fait dresser les cheveux sur la tête...*

— La vengeance est accomplie ! fit sourdement Ragastens.

— Comment cela ? dit Giacomo étonné.

Mais Ragastens garda un silence désolé.

— Je vous remercie, dit-il enfin ; mais vous me prévenez un peu tard... D'ailleurs, je savais que Lucrèce Borgia préparait sa vengeance. Mais vous pouvez du moins m'aider à réparer le mal qu'elle a fait .. s'il en est temps encore.

— Je suis tout à votre service. Et cela, non seulement parce que je vous ai pris en sympathie dès notre première entrevue ici même mais encore parce que ma haine contre les Borgia y trouve son compte.

— *Eh bien,* fit en *hésitant* Ragastens, pouvez-vous me dire où se trouve en ce moment Lucrèce ?

Et il attendit en tremblant, la sueur au front la réponse de Giacomo.

— C'est facile, dit simplement celui-ci ; la signora est à Caprera.

— *Vous en êtes sûr !*

— Absolument, puisque je dois aller l'y rejoindre !

— Nous irons ensemble !

— Vous voulez aller à Caprera !... s'écria Giacomo.

— C'est-à-dire que dès ce soir je me mets en route !

— Ah ! monsieur, vous ne savez donc pas ce que c'est que Caprera !... Vous ne savez donc pas que Lucrèce a entraîné là tous ceux dont elle voulait se défaire en secret et qu'elle n'osait faire poignarder à Rome !...

Ragastens frémit en songeant à Primevère.

— Mais vous ne savez donc pas, s'écria-t-il avec un sanglot qu'il ne put étouffer, que Lucrèce Borgia s'est emparée de la femme que *j'aime !...* Et qu'en ce moment, peut-être, l'œuvre de sa hideuse vengeance...

Ragastens ne put en dire davantage.

Il avait souffert abominablement depuis le jour où il avait su la disparition de Primevère.

Maintenant la réaction se faisait, effrayante chez cet homme qui savait endurer sans se plaindre les pires souffrances.

Tant qu'il avait eu à retrouver la trace de Lucrèce, il avait résisté à l'assaut de la douleur...

A cette minute, son esprit soudainement débarrassé de sa préoccupation, se livra sans résistance à toute l'angoisse qu'il avait jusque-là domptée.

(A suivre.)